

## SOMMAIRE

Revue Européenne.—La mer et la falaise.—Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette (suite).—Nos Gravures : Une leçon de géographie ; Arrivée du Prince de Galles à Portsmouth ; Salon : Le tribut d'Athènes au Minotaure ; Le fort Pelly.—Vingt mille lieues sous les mers (suite et fin).—Neuf jours chez un Trappeur (suite).—Lettres Parisiennes : Les reporters.—Courrier des Dames : Education physique des femmes.—Notre feuilleton.—Notre table.—Le Canada à l'Exposition de Philadelphie.—Nouvelles générales.—Poésie : La marche du monde.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants (suite).—Usages du monde.—Variétés scientifiques.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : La leçon de géographie ; Le tribut d'Athènes au Minotaure ; Le fort Pelly, territoire du Nord-Ouest ; Arrivée du Prince de Galles à Portsmouth, en Angleterre, de retour de son voyage aux Indes.

## REVUE EUROPÉENNE

Qui donc se plaignait de ce qu'il n'y avait plus de couleur locale ? Certes, l'Orient se montre plus oriental que jamais, et en lisant les dépêches télégraphiques, l'autre jour, nous pensions lire une page de l'histoire du *bon vieux temps*... où les mosquées étaient si souvent arrosées de sang, où les janissaires se révoltaient et se ruaient sur leurs maîtres avec la fureur de tigres échappés de leur cage ! Seulement, le câble transatlantique a la parole un peu brève, et l'on chercherait en vain dans ses confidences des descriptions comme celles des *Mille et une Nuits*.

Le sultan est détrôné... le sultan est mort... voilà les dernières nouvelles. Après le massacre de Salonique — l'ancienne Thessalonique des apôtres — après l'exécution des meurtriers, la déposition et la mort du sultan sont de ces surprises dont la politique de l'Orient a le secret. *What next ?* peut-on se demander. Mais le sultan s'est-il réellement suicidé comme on l'avait annoncé d'abord, ou bien a-t-il été assassiné comme on le publie maintenant ? On ne le sait pas au juste, on ne le saura probablement jamais, malgré le certificat de dix-neuf médecins, appartenant à dix-neuf nationalités différentes, qui seraient portés à croire à un suicide. Sans doute que sa mort est très-utile à son successeur, qui, surtout s'il fait comme l'annonce, de grandes concessions aux insurgés, pourrait craindre une nouvelle révolution de la part des musulmans les plus fanatiques, pour qui le nom du souverain déposé eût été un signe de ralliement ; mais ce ne serait pas une raison pour croire à un assassinat, si la chose n'était point si bien dans les mœurs de l'Orient.

Abdul-Aziz-Khan, qui a eu une si triste fin, était né en 1830, et, par conséquent, n'avait que 46 ans. Il avait succédé, en 1864, à Abdul-Medjid, le sultan fameux par ses réformes et par la protection qu'il accorda, en 1848, aux réfugiés hongrois et polonais. Abdul-Aziz marcha assez bien sur les traces de son prédécesseur ; il était, cependant, plus porté que lui pour le vieux parti musulman. Son successeur, Abdul-Mourad, paraît disposé à éviter la guerre dont il est menacé. Malheureusement, les affaires paraissent avoir atteint cette période fatale où les événements se précipitent malgré tous les efforts humains ; et Abdul-Mourad, qui est le trente-troisième souverain de la dynastie ottomane, pourrait bien être aussi le dernier. La Serbie et le Montenegro se bouchent les oreilles et restent sourds à toutes les supplications des puissances du Nord, et, d'un autre côté, la Turquie, encouragée par l'Angleterre, qui n'a pas voulu accéder au protocole de Berlin, n'ira pas aussi loin qu'il le faudrait dans la voie des concessions. Le concert des trois puissances du Nord laisse de côté la France, l'Angleterre et l'Italie. Mais au fond, si les autres puissances s'entendent, que pourront faire ces trois dernières ? Il y a trop longtemps que l'Angleterre proclame qu'elle ne se battra point, pour que l'on prenne sa mauvaise humeur bien au sérieux. Elle paraît, cependant, cette fois plus *in earnest* que d'ordinaire ; mais, si c'est le cas, c'est alors qu'elle verra malheureusement ce qu'il en coûte de trop attendre, et de laisser établir contre soi-même un préjugé qui fait que l'on compte sans nous. Pour ce qui est de l'Italie et de la France, la situation intérieure de ces puissances leur laisse bien peu de liberté d'action.

On a voulu voir plus qu'une coïncidence dans l'avènement d'un ministère de gauche en Italie, en même temps que l'es-

prit républicain s'affirmait bruyamment en France par les nouvelles élections. Il paraît, cependant, qu'il n'en est rien ; que M. Depretis et ses collègues, dont quelques-uns, cependant, ont des antécédents peu monarchiques, ne sont nullement disposés à changer la forme du gouvernement.

Ce ministère, dit un publiciste français, est un accident, il n'est point né d'un mouvement réel de l'opinion, mais d'une coalition d'aventure, nous dirions presque d'une intrigue parlementaire, d'une comédie improvisée dans le palais du mont Citorio. C'est par là que la petite révolution dont l'Italie vient d'être le théâtre se distingue du mouvement qui a eu pour conséquence le renouvellement de notre assemblée législative. Chez nous, c'est le scrutin qui a décidé. Ici on ne l'a pas consulté, on n'y a pas même songé ; et le 18 mars, le pays a appris que le ministère s'en allait parce qu'il était en minorité sur une simple question d'administration. Soixante députés de droite avaient, par des raisons plus ou moins inconnues, porté l'appui de leurs votes à la gauche, accidentellement devenue la majorité.

Mais en Italie comme en France, c'est surtout contre l'Eglise catholique que s'insurgent toutes les passions et toutes les haines. Là comme en France, c'est l'Eglise que les partis persécutent sous le nom de cléricalisme.

Cette époque de haine et de persécution voit en même temps une grande et consolante réaction dans le sein des populations. L'accueil qui a été fait aux pèlerins français, non-seulement à Rome, mais dans un grand nombre d'autres villes, fait voir que la vieille religion a encore un grand empire dans ce beau et malheureux pays.

Pas moins de quinze cents catholiques de France s'étaient réunis, et leur réception au Vatican par le souverain pontife, le cinq mai, a inspiré à M. de Chantrel, dans la *Revue du Monde Catholique*, des rapprochements historiques dont nous croyons devoir faire part à nos lecteurs :

La date du cinq mai, choisie par le Pape et les pèlerins pour cette grande manifestation de la foi et des inébranlables espérances des catholiques, est une date mémorable dans les fastes de l'Eglise. Elle marque la mort de saint Pie V, dont le Saint-Père porte le nom, et elle rappelle aussi le double triomphe de ce grand pape sur l'ennemi du dehors, le Turc qui menaçait l'Europe d'une nouvelle invasion, et sur l'ennemi du dedans, l'hérésie et les mauvaises mœurs, que saint Pie V combattit si vigoureusement en faisant exécuter les décrets du concile de Trente sur la foi et sur la discipline, en inspirant aux évêques, au clergé, aux religieux le zèle dont il était lui-même animé.

Pie V est mort le 5 mai 1571 : deux cent cinquante ans après, le 5 mai 1821, mourait un homme qui avait rempli le monde du bruit de son nom et de ses victoires, et qui, pendant cinq ans, voulant dominer les âmes comme il dominait les corps, avait tenu captif le chef de l'Eglise catholique. Napoléon mourait dans une île déserte perdue dans l'immense Océan, après avoir subi des revers inouis, et le pontife dont il avait prétendu se faire un instrument de domination, Pie VII, régnait glorieusement à Rome, où il était rentré aux acclamations de ses sujets.

Comme contre-partie à ce noble mouvement, on a imaginé des funérailles *solidaires* à l'historien Michelet, mort depuis longtemps, funérailles auxquelles des délégués, des étudiants italiens sont venus assister et qui ont été le dernier grand événement ou plutôt le dernier grand scandale de Paris.

Il y avait pourtant assez pour ces messieurs de la libre-pensée des funérailles du sénateur Esquiros, qui se faisaient aussi dans le même genre à Lyon ; tandis qu'au contraire, son collègue, le ministre Ricard, dont nous avons annoncé la mort presque subite dans notre dernière revue, était enterré à Paris avec toutes les cérémonies de l'Eglise catholique.

Du reste, pour ces messieurs, tout est prétexte à démonstrations ; enterrements civils et enterrements quelconques. On fait du bruit autour des tombes que l'on transforme en tribunes, et rien dans ce genre ne pouvait être de plus mauvais goût que ce qui s'est passé aux funérailles de madame Louis Blanc. Mde Louis Blanc n'avait jamais joué de rôle ni littéraire ni politique. Elle était protestante, et il n'y avait point de prétexte non plus pour une démonstration de libres-penseurs. Cependant, des cris de : Vive la république, et : Vive l'amnistie, ont accueilli le convoi, et deux discours ont été prononcés au cimetière, un par le pasteur, qui était dans son rôle, et un autre par l'inévitable Victor

Hugo, qui rendait à Louis Blanc ce que celui-ci avait fait à l'enterrement de son fils. A la sortie du cimetière, M. Louis Blanc, qui est un grand homme très-petit... de taille, a failli être étouffé par la foule, sous prétexte d'admiration ; et il a fallu les agents de ville pour le dégager. Si les radicaux ont essayé de faire une manifestation à leur profit, les protestants, de leur côté, n'ont pas dédaigné d'exploiter cette cérémonie funèbre dans un but de propagande religieuse. Des messieurs, tout de noir habillés, distribuaient des petits papiers imprimés annonçant aux ouvriers que des "amis désiraient leur parler de l'amour de Jésus-Christ," et que "tous seraient les bienvenus."

Cet incident où le comique se mêle aux choses funèbres, nous rappelle que nous sommes singulièrement arriérés dans notre nécrologie. La science et la littérature ont fait, depuis un couple de mois, des pertes que nous allons nous hâter de récapituler.

L'Académie des sciences a perdu le baron Séguier, M. Bongniart et M. Ballard. Le baron Séguier est d'une famille célèbre dans la magistrature, et, magistrat lui-même, il avait abandonné la jurisprudence pour les sciences ; il s'était surtout dévoué aux arts mécaniques, dont il a suivi les progrès avec ardeur. On lui doit un grand nombre de travaux et d'inventions utiles, entre autres celle du chemin de fer à rail central, serré entre deux roues motrices horizontales, qui fut d'une grande utilité pour la traversée du mont Cenis, pendant le percement du tunnel.

Fils du célèbre géologue de ce nom, Bongniart s'était livré à l'étude botanique en même temps qu'à celle de la paléontologie. Aussi est-il considéré comme le Linnée de la Flore antédiluviennne. Sa collection de végétaux fossiles et son herbier sont au nombre des plus riches trésors du Muséum de Paris ; son *Histoire des végétaux fossiles* et son livre sur les plantes cultivées au Muséum lui ont assuré une réputation européenne.

Nés tous les deux en 1802, M. Balard et M. Bongniart étaient égaux par l'âge et par le talent ; mais ce dernier était né, pour bien dire, dans le sanctuaire de la science, tandis que l'autre, d'une famille de vigneron peu aisés, a dû se frayer difficilement un chemin vers la célébrité. Remplacer le savant Thénard comme professeur de chimie à la Sorbonne, n'était pas un petit honneur. M. Balard, peu après avoir été l'objet d'un choix si honorable, fut élu membre de l'Académie des sciences. On lui dut la découverte du brome, un des corps simples ou métalloïdes les plus importants dans la chimie et dans la médecine.

Dans la littérature, nous trouvons à glaner les noms de M. Arthur Ponroy, auteur dramatique, romancier et journaliste ; de M. Xavier Eyma, mieux connu de nos lecteurs par ses romans américains (c'était un créole de la Martinique, à ce titre, le lecteur canadien lui devait quelque sympathie) ; Mde Louise Collet, qui fit autrefois des poésies très-morales, et mena une vie qui ne l'était guère ; et la comtesse d'Agoult, célèbre comme romancière, et philosophe sous le nom de Daniel Stern ; enfin, M. Douniol, qui, depuis quarante ans, était gérant de cette importante revue la *Correspondant*, que nous avons si souvent eu occasion de citer.

Les élections partielles, nécessitées par les invalidations, ont augmenté de sept ou huit voix la majorité républicaine. Parmi les *réélus*, il y a un plus grand nombre de bonapartistes que de légitimistes, et ces derniers à leur double titre de cléricaux et d'anti-républicains, paraissent avoir encouru une plus grande part de la défaveur populaire.

L'élection du prince Napoléon à Ajaccio est au nombre des plus marquantes. A son titre d'*anti-clérical* bien prononcé, vient s'ajouter le mérite d'une profession républicaine assez mal accueillie, du reste, par ceux qu'elle avait pour but de concilier.

Le prince Napoléon, dit un journal de l'extrême gauche, affirme qu'il est dévoué aux institutions républicaines. Ce n'est pas la première fois que nous entendons des bonapartistes

faire de semblables déclarations. Bien fou, en en conviendra, qui se laisserait encore prendre à la parole d'un Napoléon !

C'est dur pour le prince démocrate, pour le César déclassé, reprend *l'Univers*, et d'autant plus dur que le journal qui parle ainsi n'est autre que *l'Opinion Nationale*, fondée aux beaux temps de l'empire, pour travailler l'opinion conservatrice et la disposer en faveur de l'unité italienne avec le patronage même pécuniaire du prince Napoléon.

En cela les républicains-rouges se montrent d'autant plus ingrats que le prince n'en est pas à leur faire ses premières avances. Nous ne serions pas, cependant, prêts à dire qu'ils manquent de clairvoyance, ni qu'ils aient tort de se défier des protestations égalitaires de cette ci-devant *Altesse impériale* !

P. C.  
Québec, juin 1876.

## LA MER ET LA FALAISE

"Es-tu ridicule ! dit autrefois une Falaise à l'Océan. Tu viens te heurter des nuits entières contre moi : tu gémis, tu grondes, tu siffles, tes vagues s'entassent les unes sur les autres pour m'éclabousser, en grand fracas, d'un peu d'écume ! Crois-tu m'ébranler par des fureurs impuissantes ! Tes flots vaincus ne finissent-ils pas toujours par se lamenter et s'apaiser à mes pieds ?"

"Vois-tu, ajouta le Roc glorieux, tu es grand, immense, mais aimable seulement au repos, quand tes petites vagues glissent et jouent sur le sable. Murmure toujours, égaye la plage, endors-toi au soleil, mon ami, et ne te retourne pas dans ton lit si je résiste à tes emportements. Tu n'as pas un front de granit pour lutter contre moi."

L'Océan bravé prépara sa vengeance. Douze heures durant, se repliant sur lui-même, il ramena ses flots des grands golfes profonds, puis, les poussant devant lui, d'un coup il s'élança vers la Falaise. Les vagues, dressées comme des montagnes, roulaient en creusant des abîmes à leur base. La tempête les entrechoquait, brisait leur masse pour les relever plus puissantes, plus terribles encore. Elles s'avançaient confusément, et lorsque à la lueur des éclairs la Falaise apparut, par un effort qui fit trembler le rivage, l'Océan les souleva et les abattit sur le Roc.

L'assaut manqua. L'eau jaillit et s'éparpilla en écume sur le granit. L'attaque, maintes fois renouvelée, fut repoussée à chaque reprise et l'assaillant dut abandonner l'espoir de vaincre par la force. — "Je reviendrai, cria-t-il en s'éloignant, te détruire morceau par morceau, et j'aurai, s'il le faut, la patience de te ronger grain à grain."

Le vaincu exécuta sa menace. De douze heures en douze heures il vint, sans y manquer une seule fois, détacher quelques fragments de la base du Rocher, et ainsi creuser et miner la Falaise. Celle-ci, confiante en sa puissance, ne daignait pas s'apercevoir des lents progrès de son ennemi, et durant des siècles encore elle délia et affronta ses tempêtes. Un jour vint pourtant où ses appuis de granit se rompirent : la Falaise s'affaissa et toute la masse s'écroula dans la mer. L'Océan, non satisfait de sa victoire, anéantit jusqu'aux restes disloqués. Il les morcela, les usa, les arrondit, et maintenant, à chaque marée, il les jette et les roule sur la grève.

CH. SCHIFFER.

## LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

IV

Cet engagement ne fut pas le seul auquel Rolette prit part dans cette guerre.

Les américains ayant réussi à s'emparer du fort Anglais à la Prairie-du-Chien, au mois de mai 1814, sous la direction du gouverneur Clark, du Missouri, le colonel McDonald, commandant de Michillimackinac, résolut d'aller les déloger de ce poste important, situé au cœur des tribus de l'Ouest. Il organisa, dans ce but, une expédition composée principalement de Canadiens, et Rolette ne lui fut pas peu utile pour assurer le succès.

Nous trouvons dans un mémoire du